
Françoise Brun

Les belles Assises du vent

Le vent, ça n'a pas été tout de suite. D'abord, pour qui arrivait le jeudi soir, c'était parapluie obligé. Mais dès le lendemain vendredi, la belle lumière de la Provence hivernale était au rendez-vous.

Retour à nos racines : la séance d'ouverture des Assises, dont nous aimons bien qu'elle ait le décorum qu'elle mérite, se faisait de nouveau dans la Salle d'Honneur de la Mairie, renouant ainsi avec la tradition. *Exit* donc le Théâtre qui nous accueillit pendant deux ans. Le maire Hervé Schiavetti remercie Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, pour la volonté, la générosité et l'intelligence avec lesquelles elle accomplit une tâche complexe (ô combien) et Claude Bleton, directeur du Collège des traducteurs, que « nous avons la chance, dit-il, de posséder tout au long de l'année ». « Beau temps et mistral », nous annonce enfin le maire, qui ne sait pas encore jusqu'où ce mistral ira... Après avoir présenté le programme de ces XXI^{es} Assises, notre présidente laisse la parole à Jean-Pierre Lefebvre, le remerciant d'être venu nous parler de « Traduire en marchant », et lui laisse la parole, « s'il est là ». Marie-Claire Pasquier et « son art du faux négligé » commentera, admirative, une participante à quelques mètres de moi.

Dans la salle un doigt se lève, un homme qui ressemble à l'inspecteur Colombo remonte les rangées, s'assied à la table du conférencier. « Je m'accroche à mon fauteuil et je pousse sur mes pieds, dit-il, tel un traducteur devant la difficulté d'un texte ». Après un prologue placé sous le signe de Van Gogh et de son *Autoportrait sur la route de Tarascon*, tableau disparu dans un bombardement en 45 où le peintre s'est peint « en homme qui marche », se retournant vers nous, légèrement déhanché, l'ombre qui danse au bout de son pied, et tenant son barda comme s'il allait tomber, Jean-Pierre

Lefebvre nous emmènera pendant une heure au fil de ses déambulations, de pas de côté en exemple latéral sans oublier les « adventices ». Sur les traces des premiers traducteurs de Flaubert ou sur celles du poète juif allemand Paul Celan, autre « suicidé de la société ». Jean-Pierre Lefebvre, qui l'a eu comme professeur de traduction, évoque un Celan qui, même « assis à son bureau, était animé par quelque chose qui venait de son corps, de ses muscles ». Celan, poète hermétique (d'Hermès, le dieu aux pieds ailés), qui sillonnait Paris la nuit, armé de son carnet de notes.

Bernard Hœpffner, introduisant la table ronde « Retraduire *Ulysses* », précise quels ont été les deux principes de ce grand projet : « ne rien voler » à Joyce et préserver la multiplicité du texte. L'idée initiale était de confier à 18 traducteurs différents les 18 « épisodes » (et non chapitres, pour Joyce) qui constituent *Ulysses*, écrits chacun dans un style différent. Au bout du compte, ils furent « seulement » huit à mener pendant trois ans ce projet à bien pour la Pléiade. Malgré les apparences, ce ne fut pas une traduction collective : des réunions de travail mensuelles permettaient d'échanger et de faire le point, mais chacun a « écrit » en toute responsabilité sa traduction.

Les cinq traducteurs présents évoqueront leur parcours à la fois différent et commun à l'intérieur du texte. Jacques Aubert, spécialiste de Joyce, rappelle l'histoire de la première traduction d'*Ulysses*. Tiphaine Samoyault, écrivain et non traductrice, précise-t-elle, avoue que ces trois années d'expérience ont changé sa façon de voir les textes. La retraduction d'un texte est un espace de liberté : il n'est plus nécessaire de « transmettre un monde », la première traduction l'a déjà fait (Antoine Berman : toutes les retraductions sont secondes, seule la première est sacralisable), on peut donc se concentrer sur la transmission de la force d'un langage.

« Une équipe où chacun a apporté sa pierre sans la jeter à la tête des autres », commentera Bernard Hœpffner, seul traducteur professionnel de l'équipe, qui revient sur l'ordre des mots, si essentiel pour Joyce : « Je cherche l'ordre des mots, disait-il. Pas les mots. Les mots, je les ai déjà ». Et le problème, chez Joyce, est bien celui-ci, car « la langue anglaise se laisse forcer mais la langue française n'aime pas qu'on la serre de près ».

« Joyce ne croyait pas à la possibilité de traduire *Ulysses* », annonce d'emblée Patrick Bataillard. Il imaginait, pour la traduction italienne, qu'on pouvait utiliser différents dialectes italiens ; la première traduction en français avait utilisé l'argot de Brest ; nos retraducteurs ont souvent eu recours, eux, au parler québécois, mais à d'autres aussi, choisis en fonction de leur « potentiel poétique ». Car Joyce fait constamment « glisser les mots d'une langue à l'autre, dans une logique qui est celle de l'élongation ».

Bernard Hœpffner clôt la table ronde et ouvre le débat avec la salle en rappelant que la retraduction d'*Ulysse* a été d'abord « un travail de plaisir ». On s'en était douté, à la passion qui animait encore les participants...

Au Collège, une cinquantaine de personnes prend part à la « Rencontre avec les jeunes traducteurs » animée par Jean Guiloineau, et Claude Bleton, directeur du CITL, présente le collège, ses principes de fonctionnement et ses locaux.

Le dîner du soir, dans la grande salle du Méjan, sera pour nous tous l'occasion de mesurer *de visu* combien cette année nous sommes nombreux. « Deux cent cinquante participants, précisent Christine Janssens et Caroline Roussel avec un grand sourire. L'an prochain, il faudra pousser les murs. » Les visages connus, bien sûr, mais la salle est pleine aussi de visages nouveaux et de jeunes visages, confirmant l'impression de changement. Ceci explique-t-il cela ? Il flotte sur ce dîner, même si les plats du buffet sont exactement les mêmes que l'an dernier (ça ne fait rien, pendant l'année on avait mangé autre chose), un air de légèreté et de gaîté. Le mistral, lui, fourbit ses armes... mais nous ne le savons pas.

Il est là le lendemain matin, samedi, quand à 8 h 15 nous nous dirigeons avec écharpes et bonnets vers le café « Les deux Sud » de l'Espace Van Gogh pour les « Croissants littéraires », séance de lectures en liberté. On y entendra le délicieux et surprenant maltais, aux sonorités à la fois orientales et germaniques, l'allemand de Rilke, dont Catherine Weinzorn lira de très belle manière la traduction de Rémy Lambrechts pour l'édition de la Pléiade ; de Rémy encore, la traduction désopilante d'un passage du début des *Corrections* de John Franzen dont Michael Mills sera la voix anglaise, comme il sera celle de Lawrence Durrell, pour la lecture d'un magnifique extrait du *Quatuor d'Alexandrie*, lu en français par Gabrielle Merchez ; Fernanda Littardi, Italienne traductrice du français, lira un texte de Claudio Magris sur Budapest, texte léger et fluide dont je ferai la lecture en français, puis deux poèmes de Giorgio Caproni superbement traduits par Bernard Simeone et Philippe Renard ; de Caproni, un des très grands poètes italiens du XX^e siècle, nous lirons aussi sa traduction en italien d'un poème d'Apollinaire, que Jean-Pierre Lefebvre, notre conférencier d'hier, s'offrira spontanément à lire dans l'original ; nous aurons encore le plaisir d'entendre du persan, du russe traduit par Claude Ernoult et dont l'original lu par Hélène Henry nous envoûtera...

Il est 10 h 30, l'heure des ateliers, par lequel vais-je commencer ? L'exercice imposé du compte rendu à faire pour *TransLittérature* me place

devant les affichettes annonçant la répartition des différentes salles comme devant la vitrine d'une pâtisserie : tout me tente. J'irai au hasard. Tiens, atelier d'allemand avec Jean-Pierre Lefebvre, notre humoristique et brillant inspecteur Colombo d'hier, a attiré bon nombre de participants : j'en dénombre une cinquantaine. Le passage à travailler est l'avant-propos de l'*Hyperion* d'Hölderlin (autre « suicidé de la société »), « livre de politique » doublement utilisé pendant la seconde guerre mondiale : glissé dans la musette des soldats allemands par les nazis, il est également diffusé par les résistants. Je m'éclipserai sur la pointe des pieds, laissant les participants tenter de pénétrer dans la première phrase, *Ich versprache gerne diesem Buche die Lieben der Deutschen*, dont ils examineront les trois traductions françaises existantes, à première vue très différentes les unes des autres.

Et voici l'atelier d'écriture de Nathalie Laporte, où règne un silence studieux. L'exercice auquel travaillent les vingt participants, m'indique l'animatrice, consiste à raconter leur arrivée dans une ville, avec pour modèle un passage des *Derniers jours d'un condamné* de Victor Hugo (emploi du participe passé et de la répétition, point de vue du narrateur, multiplicité des sensations). Le commentaire de Nathalie Laporte, à chaque contribution, est d'une saisissante pertinence, montrant pour chaque texte ce qui a « bloqué », où et pourquoi.

Hasards et coïncidences, j'ai quitté l'atelier sur la sensation presque auditive de la main du bourreau époussetant doucement sur la veste du condamné les mèches de cheveux qu'il lui a coupées, pour arriver dans l'atelier de tchèque au moment exact où les participants – peu nombreux mais tous, semble-t-il, d'un excellent niveau – cherchent une allitération en « m » pour traduire les « cheveux du mort ». « Mèches du mort », avance quelqu'un. Il s'agit d'un texte de Bohumil Hrabal, dont Xavier Galmiche, animateur de l'atelier, est le traducteur : un collage de prédictions d'almanachs, de fragments de déambulations dans les lieux de Prague avec un jeu sur les allitérations et les assonances. Je sors au moment où l'on cherche une belle expression en « m » qui évoquerait la copulation.

L'atelier autour de Joyce, co-animé par Tiphaine Samoyault et Bernard Hœpffner, illustrera le travail à la fois « singulier et collectif » dont nous ont parlé hier les participants de la table ronde « Retraduire *Ulysses* ».

La bonne vingtaine de participants de l'atelier sur la « sécurité informatique » surprend par sa préparation. Le programme, chargé, sera scrupuleusement suivi par les animateurs, Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce, qui pourfendront au passage les dangers imaginaires tels que le « vol » de document à l'intérieur de notre machine (un « fantasme ») et

rappelleront le cheval de Troie que sont les virus et autres spams (bombardement publicitaire).

À l'heure du déjeuner, luttant sous le porche de l'Espace Van Gogh contre le vent glacial qui s'y engouffre, nous apprendrons que le mistral a fait s'envoler dans la rue des tôles qui sont tombées sur une auto où se trouvait une petite fille : la petite fille, qui n'avait rien, hurlait de terreur, et c'est le maire, descendu précipitamment de sa mairie, qui l'a consolée pendant que huit hommes s'efforçaient d'ôter du toit de l'auto la tôle intempestive. Le maire et la petite fille : comment naissent les légendes.

Nous nous retrouvons en séance plénière au Méjan, le samedi après-midi, pour entendre Jean-Louis Backès parler de « Philippe Jaccottet traducteur ». Tranquille et souriant dans sa barbe poivre et sel, sage indien assis seul face à nous sous les voûtes blanches de ce grand espace (on bénit les rangées de fauteuils rouges qui ont agréablement remplacé le mobilier scolaire des années précédentes... et il y a même le chauffage), Backès nous raconte avec douceur dans un français très pur et poétique la passion précoce de traduire chez Jaccottet. Passionné, sensible, frère en écriture de personnalités telles que celles d'Ingeborg Bachman ou Hölderlin, Philippe Jaccottet cherche d'emblée pour la poésie une méthode de traduction « qui ne soit pas éclatante », il veut « voir au-delà des mots ». Jean-Louis Backès nous fait entendre quelques vers d'Homère, puis leur traduction par Jaccottet, soulignant comment « la phrase s'enlace au vers, lui échappe ou s'envole ». « Chez Jaccottet, précise Backès, le rythme dégage le texte de tout souci d'utilité, afin qu'il flotte un peu au-dessus », méthode qui marche aussi parfaitement pour la traduction de la poésie élégiaque allemande, plus peut-être que pour le russe, où les contraintes qui pèsent sur le vers sont très fortes. Pour clore sa conférence, Jean-Louis Backès, cruel et suave, nous lit cinq petits poèmes, dont un seul est un original de Jaccottet, et nous promet la réponse... aux prochaines Assises. Marie-Claire Pasquier, se levant pour aller remercier l'orateur, murmure : « Je vais essayer de le savoir avant ».

À la table ronde qui suit, « Villes et écrivains », Jürgen Ritte évoque en ouverture le mythe de la Tour de Babel, dont la destruction dispersa les villes sur la surface de la terre : c'est peut-être ainsi, dit-il, que nous avons la Prague de Kafka, le Saint-Pétersbourg de Biély, le Paris de Baudelaire ou de Perec...

Pour Nicole Bary, traductrice d'Elfriede Jelinek et de Christopher Hein, et ex-directrice de la librairie « Le Roi des Aulnes » à Paris, le mythe littéraire de Berlin remonte aux années 20, années de « l'avant-garde ». Ville palimpseste, lieu des hasards et des contradictions (« Déclaration d'amour à

une ville hideuse », écrit un auteur de l'époque), Berlin est une ville autour de laquelle, depuis, plus aucun mythe nouveau ne s'est formé hormis celui du vide, de la béance, de la blessure. « J'aime Berlin et ses ruines », écrit Jean-Michel Palmier dans *Berliner Requiem*.

Xavier Galmiche nous parle de Prague, « ville-livre dans les pages de laquelle il reste tant à lire », écrivait Angelo Maria Ripellino dans *Praga magica*, qui fondait l'enracinement de Prague dans le patrimoine européen et dans le patrimoine magique et mystique. Prague est une ville à grande « puissance mythogène ». « Miroir en pierre du corps de l'homme » (analogie très présente chez Kafka mais aussi chez beaucoup d'autres écrivains tchèques), elle est aussi devenue progressivement insupportable à ses écrivains (la « carte-postalisation » de Prague) qui, par contraste, commencent maintenant à s'intéresser au « caractère hideux » de Prague.

Autre ville mythogène : Venise. Selon William Desmond, présent ici pour ses traductions de Donna Leon, auteur américaine de romans policiers qui se déroulent exclusivement à Venise, Venise est la « ville des peintres plutôt que des écrivains », une ville qui s'est avec le temps « potemkinisée ». Il nous lira un extrait d'une de ses traductions de Donna Leon (« il faut un étranger pour parler de Venise ») montrant le héros récurrent qui déambule à travers la ville, et précisera qu'il traduit « carte de Venise à la main ».

Pour Patrick Quillier, traducteur de Pessoa qui remplace au pied levé le traducteur de Tabucchi, Bernard Comment, pour nous parler du mythe de Lisbonne, cette ville est tout à la fois un « palimpseste », une « ville-livre » et la « ville des peintres » mais aussi celle des poètes. Et puis, il y a le mythe de la fondation de la ville par Ulysse : « Celui-là n'est pas venu, dit Pessoa. Mais en ne venant pas, il nous a fondés ». « Le mythe est le rien qui dit tout », ajoute-t-il. Lisbonne, ce sont aussi les collines, les « maisons multicolores » décrites par Alvaro de Campos, et un paysage sonore, avec les mendiants fredonnant des fados aux passants pour quelques sous : « un carrefour propice à la naissance du sens », résume Patrick Quillier.

Arrive le moment de la « Poésie-Performance », avec Lev Rubinstein, écrivain russe invité en France par le CNL dans le cadre des Belles Étrangères, et Hélène Henry, qui en assure la traduction. Assis face à face autour d'une petite table, les deux « lecteurs-acteurs » alternent d'abord presque mot à mot puis phrase à phrase, lisant et reposant sur la table d'énormes fiches en carton sur lesquelles parfois un seul mot est inscrit, en un crescendo où l'absurde et la dérision rappellent un peu certains dialogues à la Beckett. Quel plaisir d'entendre à nouveau les sonorités envoûtantes de la langue russe !

La traditionnelle « distribution des prix », est introduite par un Claude Bleton en grande forme qui nous fait part de ses recherches dans les dictionnaires de la définition du mot « vent » (on retiendra celle du *Larousse Illustré* de 1934 : « vent : air atmosphérique qui se déplace dans une direction donnée »). Après la remise des prix ATLAS-Junior, ce sera celle des Prix Halpérine-Kaminsky, faite cette année pour la SGDL par Jean-Pierre Lefebvre, en l'absence de Françoise Cartano : le Prix « Découverte » va à Olivier Le Lay pour sa traduction de *Der Bildverlust*, gros livre de Peter Handke, et le Prix « Consécration » à François Gaudry, traducteur de l'espagnol, qui remerciera Laure Bataillon et nous lira un passage de Cortazar traduit par elle. Les deux lauréats du Prix Gulbenkian, Magali et Max de Carvalho, un jeune couple qui se présente comme des « traducteurs sylvestres » (explication des lauréats le soir au dîner : ils vivent tous deux en pleine forêt dans une maison en bois) sont distingués pour leur traduction du *Poème continu*, « somme anthologique » du poète portugais Herberto Helder, en édition bilingue. Le Prix Nelly-Sachs est remis par Anne Wade-Minkovsky, après lecture d'une lettre de Jean-Yves Masson, à Eryck De Rubercy et Dominique Le Buhan pour leur traduction de *Maximin*, recueil de poèmes de Stefan George. Jean-Pierre Richard remet pour finir le Prix Amédée-Pichot de la Ville d'Arles, décerné par un jury qui a été « victime d'un véritable sortilège ». « Mais nous tenons le magicien », ajoute-t-il : c'est Michel Volkovitch, pour sa traduction du *Miel des anges*, roman du jeune écrivain grec Vanghèlis Hadziyannidis. Année faste pour Michel qui vient de recevoir aussi le Prix Laure-Bataillon décerné par les villes de Nantes et Saint-Nazaire.

Aussitôt franchie la porte du Méjan, nous le rencontrons, cette fois, le monstre : le mistral déchaîné fait peur, on entend rouler ça et là dans le noir des objets non identifiés, le sol est jonché de tuiles, de pierres, de bouts de tôle, de branches, les arbres mugissent, le vent nous attrape aux cheveux dans sa main glacée et nous pousse, nous force à avancer devant lui, accrochés aux pans de nos manteaux, jetant des coups d'œil intimidés sur les avant-toits qui nous surplombent et les silhouettes grignantes des platanes.

C'est dimanche matin, 9 heures, et nous nous pressons, toujours fouettés par le vent glacial, vers les ateliers. Cette fois, je commencerai par l'atelier d'écriture. Jacques Jouet, poète et membre de l'Oulipo, à qui j'annonce que je devrai partir avant la fin, me répond, malicieux : « Vous ne pourrez pas, vous aurez envie de rester ». Il avait raison : difficile de s'arracher aux jeux d'écriture autour de la « terine » (rien à voir avec le pâté), forme poétique complexe (pourtant plus simple que la « sextine »

pratiquée par Dante et Pétrarque puis par Queneau) consistant à créer trois strophes de trois vers en utilisant comme terminaison trois mots qui devront revenir à chaque strophe à la fin d'un vers différent (euh... c'est mathématique : un-trois-deux, deux-un-trois, trois-deux-un). Simple, non ?

Je fais un passage-éclair dans l'atelier dit « Nelly-Sachs », traditionnellement tenu par le lauréat du prix, car je n'ose déranger la douzaine de participants studieux et concentrés qu'Eryck de Rubercy fait travailler sur un poème de Stefan George, *Entführung*.

La porte de l'amphithéâtre où se tient l'atelier de portugais, avec Patrick Quillier, improvisateur brillant de la veille sur le mythe de Lisbonne, est grande ouverte sur le couloir : les participants, nombreux, sont sages et souriants. Ils ont pourtant fort à faire, avec ce poème du Brésilien Antonio Franco Alexandre, *Tríptico Nómada* (New York, Paris, Venise), sur la traduction duquel sèchent tout autant le groupe des lusophones que le groupe « qui n'y connaît rien », me dit ma voisine de banc.

Contraste avec l'intimité grave de l'atelier de polonais animé par Marie Furman-Bouvard, où le petit groupe des participants – tous polonophones et d'un très bon niveau, me dira plus tard l'animatrice – avance d'un même pas dans la traduction de *Miasto Bez Imienia* (en cours de traduction par Marie Bouvard), poème du grand Milosz, prix Nobel de littérature mort cet été. Je suis heureuse qu'il lui soit ainsi rendu transversalement hommage. Avec précision, et ce qui me semble du respect, pour l'auteur et/ou l'animatrice, tous cherchent mot après mot dans la forêt des nuances celle qui sera la plus exacte.

Je n'ai plus le temps d'aller à l'atelier d'espagnol où, sous la houlette de Philippe Bataillon, on aura examiné les subtilités du 43^e chapitre de *Ventanas de Manhattan (Fenêtres de Manhattan)* d'Antonio Muñoz Molina, dans une ambiance très chaleureuse – me dira un des participants.

À la table ronde ATLF, où l'on se demandait « Qui a la responsabilité d'une traduction ? », affluence record dans le grand amphithéâtre de l'Espace Van Gogh. Arrivée un peu en retard, je m'assieds sur le bout de marche que je réussis à trouver. Que de jeunes visages, que de stylos qui grattent ! Jacqueline Lahana, présidente de l'ATLF, vient de terminer son introduction, c'est au tour de Catherine Richard, traductrice d'anglais, d'exposer ses propres critères de qualité en matière de traduction. Puis Yves Coleman, à la double casquette de correcteur et de traducteur, rappelle aux traducteurs présents les réalités de la chaîne éditoriale après remise de leur travail. Chaque point corrigé peut être source de conflit, c'est pourquoi il est

nécessaire, selon Yves Coleman, que soit préservé l'anonymat des correcteurs. Amusé, il évoque le jour où dans une réunion de l'ATLF, un traducteur s'écria : « Y a un connard qu'est en train de réviser ma traduction ! ». Le « connard », justement, c'était lui.

Joëlle Losfeld, éditrice, répond à la question de Jacqueline Lahana, « Quelles sont vos attentes ? » en précisant qu'elle considère qu'un texte n'est peut-être jamais parfait mais qu'il est toujours perfectible. L'essentiel est donc la complicité qui peut (ou non) s'établir avec le traducteur, la possibilité de dialogue.

Pour Catherine Richard, l'opacité de la chaîne éditoriale est au contraire un obstacle et une source de litiges. Elle conseille de préparer, à la remise du manuscrit, un argumentaire écrit pour justifier ses choix, ainsi que de veiller à développer et entretenir les relations avec la maison d'édition et aussi avec l'auteur, qui peut être « un soutien fantastique ». Elle revient également sur la difficulté qu'il y a à répondre aux attentes d'un éditeur qui demande des « adaptations », car elles sont souvent confuses : là encore, se faire indiquer le plus précisément possible quelles sont ces attentes.

À Olivier Mannoni, qui exprime le souhait de proposer une sorte de manuel permettant de mieux circonscrire les différents niveaux de conflit possibles, Yves Coleman répond que « les conflits sont toujours utiles et permettent d'avancer », et donne quelques conseils aux traducteurs : s'informer des codes typographiques (mieux vaut avoir les mêmes que ceux des correcteurs) ; éviter de laisser traîner des coquilles venues de versions précédentes, qui font naître un soupçon sur la qualité de l'ensemble ; établir avec l'éditeur un « protocole » (répétitions, niveaux de langue, mots laissés dans la langue d'origine, blancs et paragraphes, etc.) car le correcteur se pliera toujours à une décision prise en commun entre l'éditeur et le traducteur ; enfin, exiger de voir la copie préparée, avant le départ du tapuscrit chez l'imprimeur.

Après le déjeuner commence alors, dans la grande salle du Méjan, la conférence d'Hélène Cixous, « Mes Villes », une heure fascinante durant laquelle nous allons marcher derrière elle les yeux fermés sur le fil tendu du langage, fascinés par sa voix, fascinés par les jeux infinis des mots, la poésie de l'entre-mots. Elle nous dit ses villes, Oran d'abord, où elle est née, dans une famille où l'on parlait toutes les langues, l'allemand, l'hispano-arabe et le français (« Je suis née en traduction », dit-elle), et où elle découvre « l'état de bannissement de naissance » de l'être juive : « comment chaque fois que j'étais dedans, j'étais dehors ». Osnabrück, d'où venait sa famille maternelle et où elle n'est jamais allée, mais « les lieux sont des personnages puissants et décisifs : ils nous archivent et nous agissent ». Paris, où elle rencontre son

ami Jacques Derrida (présence-absence très forte de Derrida tout au long de cet après-midi : plus qu'un hommage, une incantation affectueuse). Manhattan, « somme non-écrite de sommeils habités d'un rêveur » où l'on est des millions d'atomes, où l'on est un figurant.

Elle nous présente ensuite ses « amis », ses traducteurs (« certains ont été mes chercheurs ») : ils sont cinq, quatre femmes et un homme, « des héros naturels, des héros sans héroïsme, venus vers moi des quatre coins de l'univers ». Chacun d'eux nous expose avec précision et ferveur son propre parcours dans l'écriture de Cixous.

Le débat avec la salle sera riche et intéressant, et les réponses de Cixous toujours lumineuses, pleines d'humour, laissant transparaître la force du lien qui l'attache à ses « amis-traducteurs ». Elle répond successivement sur la diffusion de son œuvre à l'étranger, très variable en fonction des pays, hormis les traductions des textes théoriques, puis sur la « terrible » question du genre (qui n'est pas la sexualisation). Elle revient plusieurs fois sur les libertés qu'elle demande à ses traducteurs de prendre (« Le traducteur doit être poète, accepter de perdre mais de retrouver ailleurs cette énergie, car de cette énergie rien ne doit se perdre »). Et elle conclura sur la nécessité d'abandonner l'idée de « traduction idéale »...

Le vent dehors est redevenu le mistral que nous connaissons, piquant et vif. Les Assises sont finies, les belles Assises du vent, pour moi magiques de bout en bout.